

BUREAUX : RUE NAIN, 1

ABONNEMENTS : ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr.; Six mois, 23 fr.; Un an, 44 fr. LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr.; Six mois, 27 fr.; Un an, 51 fr. — L'abonnement continue, sauf avis contraire.

ANNONCES: 20 centimes la ligne Réclamés: 25 centimes — On traite à forfait.

# JOURNAL DE ROUBAIX

## MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

PROPRIÉTAIRE-GERANT: A. REBOUX

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES: A ROUBAIX, au bureau du journal, rue Nain, 1; A Lille, chez M. Bégin, Libraire rue Grande-Chaussée; A Paris, chez M. Havaas, Lafitte-Boulevard, 4; Et place de la Bourse, 8; A Bruxelles, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

Heures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 45, 7 02, 8 17, 9 47, 11 37, m., 12 24, 1 56, 3 39, 5 14, 6 45, 7 33, 8 32, 9 23, 11 41, s. Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 41, 7 15, 8 43, 10 17, 11 23, m., 1 19, 2 49, 4 58, 5 38, 8 13, 10 22, 11 35, s. Lille à Roubaix, 5 20, 6 55, 8 25, 9 55, 11 05, 12 57, 2 28, 4 00, 5 20, 6 55, 7 55, 9 05, 11 15. Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 08, 6 53, 8 08, 9 41, 11 28, 12 15, 1 47, 3 37, 5 02, 6 06, 7 24, 8 23, 9 24, 11 02. Mouscron à Lille, 6 35, 7 50, 9 22, 11 10, 11 57, 3 13, 4 42, 5 49, 7 02, 9 00

BOURSE DE PARIS	
DU 16 MARS	
3 0/0	59 10
4 1/2	84 15
Emprunt 1872 (5 0/0)	94 20
Emprunt 1871	94 25
DU 17 MARS	
3 0/0	59 25
4 1/2	85 25
Emprunt 1872 (5 0/0)	94 35
Emprunt 1871	94 40

ROUBAIX, 17 MARS 1874

### BULLETIN DU JOUR

Après un discours de M. Pouyer-Quertier, la Chambre a repoussé hier, par 406 voix contre 267, le projet d'impôt sur le sel, qui était très impopulaire, principalement dans nos campagnes.

Nos dépêches de Versailles démentent que M. Magne soit dans l'intention de donner sa démission.

Nous reproduisons plus loin le discours prononcé hier par le fils de Napoléon III, en recevant les personnes qui s'étaient rendues auprès de lui à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance.

Une dépêche que la Liberté reçoit annonce que l'état de M. de Bismark cause toujours des inquiétudes. Ses douleurs rhumatismales se sont compliquées d'une fièvre accompagnée de vomissements et de transports au cerveau.

Dans une de ses dernières séances, la commission des Trente s'est occupée de l'organisation de la représentation algérienne. La discussion a été assez confuse et les théories les plus diverses ont été émises. Il faut espérer que la commission ne perdra pas de vue une affirmation d'une indiscutable évidence et faite pour inspirer les plus sérieuses réflexions. Elle appartient à M. le docteur Warrier :

« En 1860, on croyait l'Algérie conquise, pacifiée; en 1871, l'occupation française fut au moment d'être refoulée jusqu'à la mer. »

Cela n'empêche pas les députés du continent barbaresque d'assurer que « l'Algérie n'est point une colonie, mais un simple prolongement de la France. » Nous espérons, dans tous les cas, qu'on y regardera à deux fois avant de ruiner comme ils le voudraient, dans ce prolongement de la France, l'action prépondérante de l'autorité militaire.

### LE 16 MARS A CHISLEHURST

Nous trouvons dans les journaux de Paris des détails sur la cérémonie de Chislehurst. Il n'est pas sans intérêt, croyons-nous, de grouper ici les plus saillants.

Tout d'abord, une dépêche de dimanche annonçait une grande affluente dans les trains de la journée, ainsi que l'arrivée de presque toutes les députations

départementales. Elle ajoutait qu'on pouvait évaluer à 2,500 le nombre des visiteurs.

Le Gaulois parle plus particulièrement de ces députations: l'une, composée de vingt-cinq Nantais, conduits par M. Merson, et qui a été présentée par MM. Chevreau et Busson-Billaud; on y remarquait trois délégués des travailleurs; — l'autre, formée de trente habitants de l'Eure, et conduite par M. Janvier de la Motte.

Le même journal raconte ainsi la journée de dimanche.

Aujourd'hui, cérémonie religieuse. Sur le parcours de Camden-Place à l'église Sainte-Marie, il y avait une foule immense et sympathique; tout le monde se découvrait, comme l'année dernière aux obsèques de l'empereur.

La voiture impériale a traversé cette haie au milieu des marques de respect et des acclamations.

A dix heures, l'impératrice est entrée dans la chapelle au bras du prince. Tous deux, ils avaient l'air radieux et paraissaient profondément émus de l'accueil dont ils étaient l'objet.

L'impératrice a pris place sur un prie-Dieu. Le prince s'est agenouillé à sa droite. Au milieu un fauteuil vide, celui de l'empereur, qui, de son tombeau placé en face, semblait présider la cérémonie; tout autour étaient rangés MM. Rouher, de Padoue, Chevreau, Pinard, Grandperret, Gressier, Lavalette, Casabianca, Mége, Busson-Billaud, Barrot, Béhic, les sénateurs, les députés, anciens et actuels, les conseillers d'Etat, les préfets et les sous-préfets.

Beaucoup de dames dans l'assistance; une grande quantité d'ouvriers et de chefs d'atelier venus en députation.

On a distribué dimanche à Londres, aux Français, dans la salle de Willis Rooms, les cartes d'invitation. Le soir, on s'est réuni dans ce local pour arrêter les dernières dispositions.

Encore un détail emprunté au Gaulois :

M. le duc d'Aumale occupe dans l'hôtel de Charing Cross les chambres numéros 87 et 88, au milieu même des notabilités bonapartistes. Sa présence en cet endroit est très commentée.

Une dépêche adressée à l'Ordre annonce que l'impératrice et le prince impérial ont reçu en audience particulière tous les anciens sénateurs, députés, conseillers d'Etat et administrateurs déjà arrivés.

C'est au Pays que nous empruntons les lignes suivantes concernant le refus du prince Napoléon (Jérôme) de se rendre à Chislehurst :

Le prince impérial a adressé une lettre au prince Napoléon pour l'inviter à se rendre à la cérémonie du 16 mars : « De nombreux amis se réunissent autour de moi; votre place est à mes côtés; je vous attends, » tel était en résumé le sens de la lettre du prince impérial.

On sait que plusieurs amis du prince Jérôme-Napoléon prétextaient de ce que le prince n'était pas invité, afin de le détourner de se rendre à Chislehurst au 16 mars.

La réponse du prince Jérôme-Napoléon est arrivée. Nous n'en connaissons point le texte, mais nous savons que le prince

refuse de se rendre à Chislehurst. Ainsi placé entre ces deux alternatives, la réconciliation ou la rupture, le prince Jérôme a préféré ce dernier moyen, profitant de l'occasion pour rompre absolument et définitivement.

L'agence Havas nous transmet la dépêche suivante : Londres, 16 mars.

Le prince impérial a prononcé son discours dans une des tentes élevées de chaque côté de la maison.

Quand il a quitté la maison pour aller à la tente, le prince donnait le bras à l'impératrice a été acclamé avec le plus grand enthousiasme.

Le discours a été prononcé d'une voix claire et distincte.

Le prince a souligné par intention plusieurs passages, entre autres les phrases relatives au plébiscite, à son intention d'obéir à la décision de la majorité, enfin la dernière phrase.

Tous ces passages ont été fort applaudis, mais le passage relatif à Mac-Mahon a été applaudi à outrance. Le nom du duc de Magenta a été salué par un vivat prolongé.

Pendant toute la cérémonie, il y a eu beaucoup de cris de vive l'empereur! vive Napoléon IV! vive l'impératrice!

Quand l'impératrice et sa suite sont rentrées dans l'habitation, un certain nombre de personnes ont été admises à présenter leurs félicitations au prince et à l'impératrice, qui y ont répondu émus et très-heureux.

Le discours a été prononcé à une heure et demie.

Vers trois heures, les réceptions extérieures ont commencé. Le prince a reçu de nombreuses adresses, des bouquets et des offrandes de toutes sortes que présentaient les députations de diverses villes de France.

La fête n'a été troublée par aucun incident.

On craignait que les partisans de la commune fissent du désordre, mais il n'ont pas paru.

Le drapeau tricolore flottait sur Camden-House, sur la station de Chislehurst et sur bon nombre de maisons environnantes.

Grande foule de curieux en dehors du parc.

Des trains supplémentaires ont eu lieu entre Chislehurst et toutes les stations de Londres.

On a calculé qu'environ 5,000 Français sont venus de France.

Les visiteurs étaient reçus à l'entrée du parc sur la représentation d'une carte délivrée à Londres.

Demain les réceptions continueront. On assure que des décisions sur la ligne politique à suivre seront prises.

Voici le discours lu par le fils de Napoléon III :

Monsieur le duc, Messieurs,

En vous réunissant ici, aujourd'hui, vous avez obéi à un sentiment de fidélité envers le souvenir de l'Empereur, et c'est de quoi je vous d'abord vous remercier. La conscience publique a vengé des calomnies cette grande mémoire et voit l'Empereur sous ses traits véritables. Vous qui venez des diverses contrées du pays, vous pouvez lui rendre témoignage: son règne n'a été qu'une constante sollicitude pour le bien de tous, sa dernière journée sur la terre de France a été une journée d'héroïsme et d'abnégation.

Voire présence autour de moi, les adresses

qui me parviennent en grand nombre attestent combien la France est inquiète de ses destinées futures. L'ordre est protégé par l'épée du duc de Magenta, ancien compagnon des gloires et des malheurs de mon père. Sa loyauté nous est un sûr garant qu'il ne laissera pas exposer aux surprises des partis le dépôt qu'il a reçu. Mais l'ordre matériel n'est pas la sécurité. L'avenir demeure inconnu; les intérêts s'en effrayent, les passions peuvent en abuser.

De là est né le sentiment dont vous m'apportez l'écho, celui qui entraîne l'opinion avec une puissance irrésistible vers un recours direct à la nation pour jeter les fondements d'un gouvernement définitif. Le plébiscite, c'est le salut et c'est le droit, la force rendue au pouvoir et l'ère des longues sécurités ouverte au pays; c'est un grand parti national, sans vaincus ni vaincus, s'élevant au-dessus de tous pour les réconcilier.

La France, librement consultée, jettera-t-elle les yeux sur le fils de Napoléon III? Cette pensée éveille en moi moins d'orgueil que de défiance de mes forces. L'Empereur m'a appris de quel poids pèse l'autorité souveraine, même sur de viriles épaules, et combien sont nécessaires, pour accomplir une si haute mission, la foi en soi-même et le sentiment du devoir.

C'est cette fois qui me donnera ce qui manque à ma jeunesse. Uni à ma mère, par la plus tendre et par la plus reconnaissante affection, je travaillerai sans relâche à devancer le progrès des années. Quand l'heure sera venue, si un autre gouvernement réunit les suffrages du plus grand nombre, je m'inclinai avec respect devant la volonté du pays. Si le nom des Napoléon sort pour la huitième fois des urnes populaires, je suis prêt à accepter la responsabilité que m'imposerait le vote de la nation.

Telle est ma pensée. Je vous remercie d'avoir parcouru une longue route pour venir en recueillir l'expression. Reportez aux absents mon souvenir, à la France les vœux d'un de ses enfants: mon courage et ma vie lui appartiennent. Que Dieu veuille sur elle, et lui rende ses prospérités et sa grandeur.

### Les prêtres Lorrains devant la justice

Sur les 39 ecclésiastiques cités en police correctionnelle, pour avoir lu une lettre pastorale de l'évêque de Nancy, leur chef hiérarchique, 20 ont comparu aujourd'hui. Ils étaient défendus par M. de Kaldenberg, un des plus habiles avocats de notre ville. M. de Kaldenberg a contesté au tribunal le droit de juger des hommes qui n'ont fait que leur devoir, en obéissant à leur chef (résidant en France) auquel il ont juré obéissance.

Il a soutenu qu'il était impossible que ces hommes devinssent parjures en désobéissant à leur évêque, et que d'ailleurs le parjure était puni par la loi allemande. M. de Kaldenberg a ajouté que c'était au gouvernement à remédier à l'état résultant de la non délimitation des frontières ecclésiastiques. Le plaidoyer de l'habile avocat a fait une profonde sensation sur l'auditoire, et le jugement a été renvoyé à demain.

### On lit dans les Missions catholiques :

« A la dernière heure, nous recevons de très douloureuses nouvelles du Tong-king. Elles sont du 19 janvier. En voici le résumé: 84 chrétiens sacrifiés, plus de 300 chrétiens

massacrés. 3 prêtres indigènes tués, pas de nouvelles des missionnaires français. Prochainement des détails. »

M. E. Bénézet, rédacteur en chef de l'Echo de la Province, de Toulouse, vient d'être nommé chevalier de l'ordre de Pie IX. C'est une distinction méritée par de longs et éminents services rendus à la religion et à la société par un des écrivains les plus distingués de la presse de province.

Voici le résultat du scrutin pour l'élection d'un conseiller général dans le canton de Canisy. M. Yver, conservateur, a été élu par 914 voix, contre M. Vinard, républicain qui a obtenu 541 suffrages.

Le duc d'Aumale, qui vient de passer quelques jours à Londres, était attendu hier soir à Paris.

Vendredi dernier, le prince assistait en uniforme au dracings-room tenu par la reine d'Angleterre.

Conduit au palais dans la voiture de gala de l'ambassadeur de France, M. le duc d'Aumale a été reçu avec les honneurs réservés aux princes du sang, et a pris place à côté de la reine et de la famille royale.

### LETTRE DE PARIS

(Correspondance particulière du Journal de Roubaix.)

Paris, 16 mars.

Nous avons le discours du Prince Impérial; comme s'il s'agissait d'un discours du trône, il est publié sur les feuilles bonapartistes avec la même solennité. Va-t-il être affiché, disait-on à la Bourse?

Les journaux bonapartistes prétendent que le Prince impérial a rédigé lui-même ce discours. Il contient une phrase bien maladroite: Comment avoir osé dire que la dernière journée passée par Napoléon III, sur la terre de France, a été une journée d'HÉROÏSME? L'héroïsme du vaincu de Sedan!

Il est permis à un fils d'être indulgent pour la mémoire de son père, mais la conscience publique, dont parle le Prince Impérial, ne pardonnera jamais à Napoléon III, tant qu'elle conservera quelque sentiment éclairé de patriotisme, les fautes qui ont accumulé sur la France tant d'humiliations et d'affreuses catastrophes....

Il n'y a pas de calomnie qui puisse égaler l'énormité et la responsabilité de ces fautes.

On remarque beaucoup dans le discours du Prince impérial, le paragraphe destiné évidemment à faire du duc de Magenta le gardien, en quelque sorte, du trône impérial.

Nous voyons que toutes les espérances du fils de Napoléon III reposent exclusivement sur le système plébiscitaire, il s'agit toujours de savoir qui fera le plébiscite?

Notez bien que ce discours a été adressé aux anciens ministres, sénateurs et députés qui ont été les agents serviles de la politique qui a fait perdre à la France deux provinces, plus de douze milliards, tout son matériel de guerre et son rang de première puissance en Europe?

Et si l'Empire revient, ce sont les mêmes hommes qui conseilleront et serviront le fils de Napoléon III; il était là, aujourd'hui, à Chislehurst, M. Rouher, ce premier ministre qui, au lendemain du Mexique et de la

### Feuilleton du Journal de Roubaix

DU 18 MARS 1874.

— 26 —

### Le Choix de Suzanne

DEUXIÈME PARTIE

VIII.—(Suite)

— Je suis calme, » répondit M. Germont avec l'accent, le regard, la violence de tous ceux que la colère domine et aveugle.

Le prêtre eut un pâle sourire: « Pas assez pour m'écouter, dit-il.

— Voyons, dit le notaire en faisant un puissant effort de volonté, je suis prêt à vous entendre, parlez, mais parlez vite!

— Oui, mon ami, dit l'abbé, je l'ai vue à mes pieds, me suppliant de lui permettre de veiller sa fille mourante, et j'ai dû, en votre nom, repousser sa prière. L'heure de l'expiation avait sonné pour elle, expiation terrible, j'en ai pu juger à ses craintes, à son désespoir: ne pensez-vous pas que cette heure amènera celle du pardon?

— Jamais! jamais!

— Oh! vous n'avez pas le droit de prononcer ce mot, du moins pour une autre. Il est un pardon que la mère implorera à deux genoux: celui de sa fille. L'enfant ne le refusera pas. »

De pâle, M. Germont était devenu blême; ses lèvres frémissaient; ce fut avec un accent saccadé qu'il répondit:

« Ainsi, vous-même lui direz de choisir entre sa mère et moi, et elle vous obéira!

— Non, non, je ne parle pas de choisir, vous êtes injuste. Je lui demanderai de pardonner en chrétienne: elle le fera, son cœur ne protestera pas.

— Oh! finissons-en; cette situation est intolérable, je ne puis plus la supporter!... Tenez, vous avez raison, Suzanne est en âge de tout savoir, dites-lui tout. »

Les soupçons qui, pendant la maladie de sa fille, avait traversé l'esprit du père, apparurent de nouveau brusquement à sa pensée.

« Suzanne a vu sa mère? demanda-t-il d'une voix brève, en fixant sur le vieillard son regard étincelant de colère.

— Non, dit simplement le prêtre.

— Mais elle sait qu'elle existe!

— Elle le sait. »

La colère du père tomba subitement pour faire place à l'anxiété et à la crainte.

« Pauvre enfant! pauvre enfant! murmura-t-il, le coup a dû être affreux!... Grand Dieu! c'est la cause de sa terrible maladie! elle a failli en mourir et

je ne l'ai pas deviné!... Mais qui donc a été sans pitié? qui a osé lui révéler si brusquement ce que moi seul pouvais lui apprendre avec des baisers? Qui? dites-moi qui? Est-ce vous?

— Non, dit le prêtre; ne m'aviez-vous pas demandé le secret?

— C'est vrai, c'est vrai; pardonnez-moi et dites-moi tout ce que vous savez, je vous en supplie... Suzanne a-t-elle vu sa mère?

— Non; encore une fois, non.

— Oh! mais alors on lui a écrit peut-être?... Oui, je me souviens... dans le délire, Suzanne parlait d'une lettre... Cette lettre, l'avez-vous lue, mon ami? que disait-elle? De grâce, si vous le savez, répondez-moi.

— J'ai lu cette lettre; Suzanne n'en connaît que les premières lignes.

— Si vous l'avez encore, montrez-la-moi, » supplia M. Germont.

L'abbé Hubert hésita, mais comme il avait parfaitement présents à la mémoire les accents passionnés de la mère à sa fille, il craignit qu'ils n'exaspérassent davantage la colère et la douleur du pauvre père; il ne savait comment repousser sa demande, lorsque Suzanne lui vint en aide.

Tout en causant, le prêtre et le notaire s'étaient éloignés de la maison. Quand la jeune fille s'en aperçut, ils étaient déjà loin, mais on les distinguait parfaitement sur le grand chemin qui conduisait à la ville. Le regard brillant, le sourire sur les lèvres, elle jeta à Jac-

ques un joyeux défi et s'élança en courant dans la direction que les deux promeneurs avaient prise.

Jacques la contempla pendant une seconde avec ivresse, et lorsqu'elle eut sur lui quelque avance, il se mit à sa poursuite. Aussi vite, aussi légèrement que courait la jolie fugitive, le jeune homme ne pouvait tarder à l'atteindre; bientôt il la saisit dans ses bras, et ce fut la main dans la main qu'ils s'avancèrent plus paisiblement vers leur père et leur ami.

C'était l'instant où le curé se trouvait le plus embarrassé pour répondre à M. Germont.

« Cher père, dit Suzanne encore rouge et essoufflée de sa course précipitée, voulez-vous bien, si l'vous plait, reprendre le chemin de la maison. Rosalie va servir le souper; si vous vous éloignez ainsi, il sera froid quand vous arriverez. »

Puis s'adressant au prêtre: « Monsieur le curé, demanda-t-elle gentiment, si vous voulez partager notre modeste repas? »

— Merci, mon enfant, dit l'abbé Hubert, le mien est plus modeste encore, je suppose, mais Catherine m'attend.

— Non allons la prévenir.

— Non, chère enfant, je vais rentrer après vous avoir reconduits, car j'ai à travailler ce soir. »

Habitée à respecter les décisions de leur meilleur ami, la jeune fille n'osa insister. M. Germont n'avait rien dit;

sombre, pensif, sans chercher à dissimuler sa tristesse, il avait repris le chemin de l'étude et marchait en avant. Jacques l'examinait en silence; Suzanne se pencha vers le curé:

« Qu'a donc mon père? demanda-t-elle rapidement.

— Chère enfant, répondit-il tout bas, votre père est malheureux, il souffre; je crois que le moment est venu où vous aurez besoin tous deux de votre mutuelle et tendre affection. Courage, ma fille, la mission de votre père se termine, la vôtre va commencer. Jusqu'à présent vous avez été inconsciente du rôle que Dieu vous destine, aujourd'hui vous allez le comprendre: que le Ciel vous inspire! tout ensemble soyez femme et restez enfant: c'est un pauvre cœur ulcéré qui va enfin se découvrir à vous, votre tendresse seule peut adoucir la blessure, mais quelque pitié qu'il vous inspire, ma fille, oh! je vous en supplie, n'éloignez pas toute commisération pour... une autre.

— Pour ma mère? murmura Suzanne en tremblant.

— Oui, pour votre mère.

— Ah! toujours ce secret!

— Il ne peut tarder à vous être révélé maintenant: votre père étouffe sous son poids, essayez de le lui arracher. »

Ils étaient arrivés devant la maison; l'abbé Hubert s'arrêta; il tendit la main à chacun en disant: Au revoir! et, adressant à la jeune fille un dernier regard pour l'encourager, il se dirigea